

Chapitre 1 : Race et culture :

On ne peut pas dire que les groupes ethniques aient apporté spécifiquement tel ou tel contribution au patrimoine commun.

En admettant qu'il existe des caractéristiques biologiques à chaque « race », on ne peut pas affirmer la supériorité de l'une par rapport aux autres. On ne doit pas confondre les caractéristiques biologiques et les productions sociologiques et culturelles.

Les différences entre les apports culturels des différents continents viennent du contexte géographique ou sociologique et non des distinctions *anatomiques* entre les « noirs », les « jaunes » ou les « blancs ». L'humanité ne se développe pas de manière uniforme mais à travers des modes diversifiés de sociétés et de civilisations. Il n'y a d'ailleurs aucune relation de cause à effet entre les caractères biologiques – observables sur les différents groupements humains – et les caractères intellectuels et sociologiques.

Si on arrivait à supprimer totalement les préjugés sur les « races », il ne faudrait pas non plus créer des préjugés sur les peuples. C'est l'objet du chapitre suivant qui traite de la diversité des cultures.

Chapitre 2 : Diversité des cultures :

Il faudrait dresser un inventaire des cultures pour pouvoir les *comparer*, cependant il serait impossible de le faire exhaustivement. Il serait composé en majorité d'hypothèses sur les civilisations disparues et notamment celles dont il ne reste pas d'écrit.

Mise à part le problème de la connaissance des civilisations, comment définit-on des cultures différentes ? Elles peuvent ne s'être jamais rencontrées, et paraître similaires, alors que des cultures paraissant avoir des traits communs peuvent être rentrées en contact récemment.

On se demande si les sociétés ne se définissent pas par leur diversité. Ainsi il y aurait une sorte de diversité *optimale* que les sociétés doivent atteindre mais ne pas dépasser. Cette diversité peut être entre les civilisations – par le rapport qu'elles entretiennent – ou au sein même d'une société – sous forme de classes, milieu professionnel...

La notion de diversité ne peut donc pas être définie d'une manière figée car elle dépend d'une multitude de paramètres et d'échantillons qui ne sont pas statiques. Les sociétés humaines ne sont jamais seules elles font toujours partie d'un groupe plus ou moins éparpillé. L'éloignement n'est pas le seul responsable de la diversité, la proximité joue aussi son rôle à travers un désir de s'opposer – de faire mieux, à sa manière.

Chapitre 3 : L'ethnocentrisme :

La diversité est souvent apparue comme un *scandale*, alors qu'il s'agit d'un phénomène naturel résultant des rapports entre les sociétés.

Une attitude courante et ancienne de l'homme, l'**éthnocentrisme**, consiste à rejeter tout ce qui lui est trop éloigné, qui ne correspond à la *norme* dans laquelle il vit, hors de l'humanité.

L'humanité d'un point de vue global, comprenant toutes les « races » et les civilisations, a du mal à s'imposer. Dans bien des cas, les peuples, au delà des frontières, de sa tribu ou de son village, ne sont plus considérés comme faisant partie de l'humanité.

Mais en déshumanisant les « sauvages » on ne fait que le devenir soit même.

Il est dur pour l'homme de sortir de ses préjugés et d'arrêter de croire en l'existence des races, car pour lui la différence entre un Européen, un Américain et un Asiatique semble clairement visible.

D'autant plus que l'homme dépend de la société et des traditions, difficilement malléables, dans lesquelles il vit. Il trouve souvent un compromis entre accepter ou refuser les différences en essayant de supprimer tout ce qu'il estime choquant.

On peut appeler ce compromis, le **faux évolutionnisme**. Il s'agit de faire croire à une acceptation des différences tout en essayant de les supprimer.

L'**évolutionnisme biologique**, tel que celui formulé par Darwin, est fondé sur l'observation de l'évolution des êtres humains par des relations purement généalogiques. Mais cette notion ne fonctionne pas pour le matériel, les croyances ou les institutions sociales. Ainsi les pseudo-évolutionnismes tel que l'évolutionnisme social ou culturel ne font qu'interpréter des faits, sans rigueur scientifique.

Le pseudo-évolutionnisme n'a pas de racine scientifique il est trop souvent confondu avec l'évolutionnisme biologique.

Chapitre 4 : Cultures archaïques et cultures primitives :

Une civilisation peut classer les autres en trois groupes : les contemporaines éloignées géographiquement, les sociétés antérieures qui ont vécu au même endroit, et enfin, celles qui n'ont vécu, ni au même endroit, ni en même temps.

Dans le cas de ce dernier groupe, si, en plus, il n'a pas connu l'écriture, on ne peut formuler à son sujet que des hypothèses.

Essayer de trouver un rapport entre des civilisations contemporaines mais éloignées géographiquement est une absurdité. Car il serait facile de trouver une certaine époque, ou un mode de vie similaire dans plusieurs continents, mais partir de ce raisonnement pour dire que deux civilisations sont équivalentes c'est prendre une partie pour un tout et cela relève du faux-évolutionnisme.

Il existe d'ailleurs presque toujours des ressemblances entre des sociétés du paléolithiques et des sociétés indigènes contemporaines notamment au niveau des outils, mais rien ne nous prouve qu'ils ont toujours eu la même utilisation.

Souvent des raisonnements trop rapides menés par des non-spécialistes mènent à des conclusions fausses comme par exemple l'interprétation des peintures rupestres paléolithiques comme moyens de figurations magiques utilisés dans les rites de chasse. Le raisonnement part du principe que les populations primitives actuelles ont des rites de chasse qui semblent inutiles, et que les peintures rupestres retrouvées, probablement dessinées par des chasseurs, semblent l'être aussi. On pourrait donc en conclure, rapidement, que ces peintures sont issues de rites de chasse, ce qui est contredit par tous les paléontologues.

La situation de l'Amérique au moment de sa *découverte* par les occidentaux aurait pu être comparée à la période néolithique européenne. Cependant, encore une fois cette comparaison est infondée : l'agriculture est très développée mais la domestication des animaux est presque ignorée des Américains, alors qu'en Europe elles sont liées.

Chercher des similitudes entre des peuples et l'occident pose un autre problème : il s'agit de considérer ces peuples comme n'ayant pas d'histoire propre. Mais toutes les sociétés ont fait leur propre choix, avec le même temps pour combattre et inventer. Il ne faut pas croire que les sociétés qui ne peuvent pas témoigner de leur histoire n'en ont pas eu.

En continuant la réflexion on pourrait classer les histoires en deux catégories. Les histoires qui cumuleraient en permanence toutes ses découvertes, et les histoires qui auraient moins de facilité à en faire la synthèse.

Chapitre 5 : L'idée de progrès :

S'il on regarde la succession temporelle de cultures dans le même espace, on doit inévitablement parler d'évolution – amélioration des techniques. Mais ce raisonnement nous amène à définir des sociétés comme étant supérieures à leurs prédécesseurs.

Même si le progrès accompli par l'humanité est indéniable, ordonner les découvertes dans le temps n'est pas facile. Ainsi le schéma utilisé dans le passé : âge de pierre taillée, pierre polie, cuivre, bronze et fer est trop simpliste, il a souvent existé des cohabitations entre différents âges.

Au sein même des âges il existe plusieurs modes, par exemple : « à nucléi », « à éclat » et « à lame » pour l'âge de pierre taillée. On a longtemps vu ces modes comme des évolutions. Il a été prouvé qu'elles ont coexisté et qu'elles constituent différents aspects de l'âge. Certaines techniques ont été perdues et, même aujourd'hui, nous aurions du mal à les reproduire.

Cela est vrai aussi pour les races : l'homme de Néanderthal a coexisté, voire devancé, les Homo sapiens.

Le progrès n'est pas linéaire il est la combinaison d'évolutions et de régressions pas forcément toutes dans le même sens. Mais certaines fois l'**histoire est cumulative**, c'est-à-dire que des découvertes vont dans le même sens et s'additionnent.

L'histoire cumulative n'est pas le privilège d'une société ou d'une période. La découverte de l'Amérique a participé grandement au développement de l'Europe. La pomme de terre et le tabac sont des denrées pilier de la société européenne. Les Mayas ont utilisés le zéro et l'arithmétique moderne au moins 500 000 ans avant les Italiens.

Chapitre 6 : Histoire stationnaire et histoire cumulative :

Sans impartialité, l'histoire d'une société dont l'évolution ne signifie rien pour nous, ou n'évolue pas dans le même sens que la notre, peut nous paraître **stationnaire**. On retrouve le même concept chez les personnes âgées qui considèrent souvent leurs années de vieillesse comme dénuées de sens, voir négatives. La définition d'une culture comme étant stationnaire ou cumulative vient de notre position par rapport à elle et non de sa valeur propre. Notre vision est donc déformée suivant le référentiel dans lequel on se trouve : des cultures peuvent paraître sans intérêt si elle sont trop différentes simplement parce que nous ne les comprenons pas. Pour les occidentaux des peuples peuvent paraître « primitifs » ou « sous développés » si l'on regarde simplement le critère de l'industrialisation ou de l'énergie (qui ont été longtemps des critères propres à cette civilisation) on voit donc que suivant le point de vue, la comparaison des civilisations est différente.

On pourrait ici faire la liste des contributions de chaque peuples mais elle serait longue et fragmenterait notre vision du monde de plus toutes les civilisations possèdent un langage, la technique, l'art, des connaissances scientifiques des croyances, une organisation sociale, économique et religieuse. C'est leur proportions et leurs origines qui nous intéressent.

Chapitre 7 : Place de la civilisation occidentale :

Les civilisations ne sont pas fermées sur elles mêmes, elles reconnaissent toute la supériorité de l'Occident, elle s'y réfèrent et lui emprunte son mode de vie. Les pays « insuffisamment développés » ne reprochent pas aux autres pays de les *occidentaliser* mais au contraire, de ne pas leur donner assez de moyen de le faire. Les questions qui émanent de ce sujet délicat sont les suivantes : Allons nous assister à une occidentalisation intégrale de la planète, à une fusion entre les cultures (comme en Inde et en Chine) ou au contraire à l'essoufflement du processus dû au vieillissement de la culture Occidentale ?

Mais ce processus d'occidentalisation ne s'est pas fait tout seul, il est issu d'un manque de possibilité. Les occidentaux ont su implanter et rendre visible leur mode de vie partout en bouleversant parfois des modes de vies traditionnels et en proposant leur culture en remplacement. Cependant quand elles en ont la force, les civilisations n'acceptent pas aussi facilement le processus.

Si ce n'est pas le consentement qui a permis la quasi-hégémonie de l'Occident, n'est-ce pas l'inégalité des forces ? Nous pouvons donc expliquer le phénomène par quelque chose d'objectif et de quantifiable : la puissance.

La civilisation occidentale cherche à accroître l'énergie disponible par habitant et à prolonger la vie humaine. Cependant on peut noter à l'inverse que les guerres et la mauvaise répartition de l'énergie entre les classes sociales compensent ces faits. Il faut admettre aussi que toutes les civilisations fonctionnent ainsi, même les plus « archaïques ». Les civilisations actuelles reposent en majorité sur les grandes découvertes du néolithique : agriculture, élevage, poterie, tissage... auxquels nous n'avons fait qu'apporter des perfectionnements. Ce qui est en totale contradiction avec le fait de penser que l'intelligence et l'imagination sont réservés aux inventions récentes alors que les inventions très anciennes (pourtant fondamentales) ne sont que les résultats du hasard.

Chapitre 8 : Hasard et Civilisation :

On lit, même dans les thèses ethnologiques les plus conséquentes que les grandes découvertes que sont le feu, la cuisson et la poterie ne sont qu'aléas et que seules les découvertes modernes sont issues de la réflexion. Cependant on se rend compte de l'inexactitude de ces théories lorsque nous essayons, de nos jours, de fabriquer des outils ancestraux : la difficulté nous apprend la complexité de ces outils. On imagine très bien les incendies pouvant faire cuire accidentellement de la viande, mais qu'en est-il de la cuisson à la vapeur ? On distingue donc deux choses : la transmission de savoir par mimétisme et la création et amélioration des techniques existantes.

On sait aussi que l'imagination et la connaissance ne suffisent pas toujours et que les grandes découvertes et mutations n'arrivent qu'à certains moments et dans certains lieux. La complexité des découvertes modernes n'est pas due à un plus grand nombre de génies mais simplement au cumul constant des découvertes.

Pour les inventions techniques et la révolution industrielle, la civilisation Occidentale s'est montrée plus cumulative que les autres. Deux fois dans l'Histoire à environ 10 000 ans la multiplicité des inventions et leur orientations similaires ont été assez denses pour que des changements radicaux de rapport entre

l'Homme et la nature s'opèrent : au néolithique et au 19^{ème} siècle. Ces révolutions ont été quasiment simultanées dans tous les continents. Bien sûr il a existé d'autres révolutions, mais dans des domaines différents que notre système de référence ne nous permet pas de mesurer. Toutes les civilisations sont cumulatives, même si d'un point de vue leur développement ne signifie rien pour nous, il peut y avoir une vérité d'importantes transformations.

Chapitre 9 : La collaboration des Cultures :

Les cultures les plus cumulatives ne sont jamais seules, elles collaborent : guerres, commerce, migrations... L'écart entre les deux révolutions dont nous avons parlé dans le chapitre précédent n'est que le fruit de la probabilité de voir une grande quantité de découvertes dans le même sens et en même temps. Les civilisations stationnaires, si elles existaient, seraient des sociétés totalement isolées des autres.

Chapitre 10 : Le double sens du progrès :

« **Tout progrès culturel est fonction d'une coalition entre les cultures.** » C'est-à-dire la mise en commun des chances d'innover, cela implique que plus les sociétés sont différentes, plus elles s'apportent ce qui est paradoxal puisqu'elles risquent de se ressembler de plus en plus. Il y a deux solutions : la création d'écart au sein des sociétés (classes sociales, professionnelles... dont un exemple est la création d'un prolétariat au 19^{ème} siècle) soit par l'ajout de partenaires (colonisation). Dans les deux cas on élargit la coalition.